

LA SOCIOLOGIE CONSIDÉRÉE COMME SCIENCE PHILOSOPHIQUE

Par ALEXANDRE GROPPALI ¹,

Ancien professeur de philosophie au lycée de Ferrare,
Professeur de philosophie du droit à l'Université de Modène,
Associé de l'Institut international de Sociologie, etc.

Pour procéder avec ordre, et pour développer clairement notre pensée au sujet de cette question, encore controversée et obscure, nous nous permettrons de rappeler d'abord brièvement quelques notions relatives au problème de la connaissance.

C'est une chose aujourd'hui connue de tous qu'au fond de notre connaissance reste, irréductible à d'autres opérations logiques plus simples, le double procès de la distinction et de l'intégration; nous pouvons dire que nous connaissons seulement un phénomène quelconque d'une façon complète quand, d'une part, nous l'avons distingué

1. BIBLIOGRAPHIE : Spencer, *Premiers Principes*; — Wundt, *System der Philosophie*; — Mill, *Logique inductive et déductive*; — Girard, *La philosophie scientifique*; — Angiulli, *La filosofia e la scuola*; — Ardigò, *Empirismo e scienza: Il compito della filosofia e sua perennità*; — I. Vanni, *I problemi della filosofia del diritto: Prime linee di un programma critico di sociologia*.

de tous les autres qui en diffèrent, et quand, d'autre part, nous l'avons relié à tous ceux qui se rattachent à lui par des liens de ressemblance. Mais, pour parvenir à ce point, qui représente le sommet le plus élevé de la connaissance la plus parfaite, longue et fatigante est la voie à parcourir, nombreuses sont les étapes et les stations de repos, dont nous nous bornerons, pour abrégér, à énumérer seulement les principales. Le plus bas degré de la connaissance est donné dans la notion empirique et fragmentaire d'un fait isolé et détaché de la chaîne des autres phénomènes; le second nous est représenté par la science, qui est un système organisé de connaissances relatives à un ordre particulier de phénomènes, à leurs propriétés et à leurs lois, qui ne sont pas autre chose, au fond, pour reprendre les mots très expressifs d'Ardigo, que les ressemblances communes au plus grand nombre de faits. Une position infiniment plus élevée dans l'échelle ascendante de la connaissance humaine est occupée par la philosophie, la *scientia altior* de Bacon, qui a pour but de recueillir les rapports communs à tous les phénomènes, de les coordonner par rapport au principe le plus général possible, et d'unifier le savoir (Spencer), de manière que dans la vérité de cette conception idéale suprême se reflète l'unité effective de tous les phénomènes de l'univers. C'est seulement par ce chemin, en obéissant aux exigences inéluctables de l'esprit humain, en distinguant et en reliant, de degrés en degrés, les phénomènes qui

sont toujours strictement reliés entre eux, que nous parvenons à une connaissance scientifiquement complète de l'univers. Mais de même que dans la constitution effective des phénomènes naturels il n'y a aucune solution de continuité, de même il n'y a pas séparation dans l'ordre idéal de la connaissance, parce que les sciences vivent dans un contact continu et fécond avec l'empirisme et que la philosophie vit de leur vie et progresse avec leur progrès. D'où il suit qu'entre l'empirisme, la science, et la philosophie, il y a seulement une différence de degré dans la généralisation croissante et dans la compréhension des phénomènes, mais non pas une diversité de contenu substantiel.

Mais en dehors et à côté de cette recherche soigneuse de la loi des lois, de cette recherche de l'universalité des choses, d'autres problèmes s'imposent nécessairement à la philosophie générale : les problèmes du savoir, de l'être, et de l'agir.

A la solution du premier problème se consacre cette discipline que Kant appelle philosophie critique, qui se divise en deux rameaux particuliers, cherchant, d'une part : l'origine, le fondement, les conditions, les limites et la légitimité du connaître et du savoir en général ; et, d'autre part : classifiant, organisant, systématisant les diverses sciences en en reliant les relations réciproques et en les ramenant à l'unité. Par là, de même que le procès de la philosophie critique est double, de même

est double aussi la fonction qu'elle est appelée à remplir dans le vaste domaine des Sciences, parce que, tandis que par un côté elle dirige et contrôle le travail des disciplines particulières, évaluant et critiquant leurs découvertes, par un autre côté elle ordonne tout entière les sciences elles-mêmes dans une classification qui réponde aux exigences objectives des choses et les ramène à un organisme logique unique, de sorte que, dans l'unité des sciences, l'unité de la vie du monde réel ait à se refléter.

A la résolution du problème de l'être consacre ses investigations ce qu'on appelle la philosophie synthétique, de qui l'objet spécifique de recherche est la totalité, l'unité des phénomènes de la réalité. Tandis qu'une des tâches de la philosophie critique est, comme nous avons vu, de ramener à l'unité le monde du savoir, la fonction essentielle de la philosophie synthétique se réduit inversement à composer, en une unité idéale, l'unité effective des phénomènes cosmiques. En accomplissant cette recherche nous répondons à deux nécessités également impérieuses : d'une part, le besoin subjectif qui se résume dans le désir ardent d'atteindre au plus haut degré de généralité possible ; d'autre part, la nécessité objective de remédier aux inconvénients de la division du travail scientifique par laquelle se divisent arbitrairement et s'étudient séparément les diverses formes de l'être, la nécessité, en d'autres termes, de ramasser en un tout

organique les divers fragments isolés de la réalité phénoménale considérée par les sciences particulières.

Enfin, à la solution du troisième et dernier problème s'applique la philosophie pratique et éthique, qui ne se limite pas seulement à ramasser et à coordonner les résultats de ce qu'on appelle les sciences pratiques, ou éthiques (morale, droit, politique), mais vise encore à relier et à intégrer les normes qui règlent la vie individuelle et associée avec les lois de toute la formation de l'univers. En un mot elle étudie les lois des diverses formes de la connaissance humaine individuelle et collective, mais seulement en tant qu'elles font partie du procès interne universel des choses, et ont une valeur et un sens cosmique.

Donc, la philosophie, et dans ces trois parties entre lesquelles elle se divise et dans tout son être, est une science essentiellement universelle. La recherche de l'unité suprême et idéale dans tous les domaines du connaissable et du réel est le but auquel elle tend et aspire avec des efforts constants et une persistance d'intentions invincible.

*
* *

Mais si, au sujet de ce point fondamental, presque tous les philosophes sont d'accord, les divergences d'opinions commencent à surgir et à devenir vives quand il s'agit de décider si de la distance infinie des phénomènes

étudiés par les sciences particulières on s'élève d'un trait aux hauteurs d'une conception cosmique, ou si, au contraire, on y parvient à travers des synthèses intermédiaires représentées par les philosophies particulières.

Spencer et Ardigo, pour nommer seulement les maîtres les plus autorisés et les plus illustres, n'admettent pas la légitimité de ces philosophies particulières propres à chaque groupe de science, parce qu'ils soutiennent que toute connaissance, dépouillée du caractère de l'universalité, usurpe et ne mérite pas le nom de philosophie. Mill, au contraire, Angiulli, Vanni, Girard, etc., croient que, entre les généralisations particulières des sciences et la conception universelle de la philosophie, il y a place pour un système intermédiaire de synthèses compréhensives et de concepts communs, et pour les principes généraux d'un certain groupe de science. Le caractère philosophique de ces philosophies particulières consiste, selon ces auteurs, non pas tant dans la coordination des principes communs à un ordre donné de sciences, que dans le fait de rapporter ces principes à l'ordre universel, et dans la réduction qui s'opère des sciences partielles aux plus générales par le moyen de généralisations toujours plus amples jusqu'à ce qu'on parvienne à des généralités de valeur universelle.

Or, peut-être nous faisons-nous illusion, mais nous croyons que, sous ce dissentiment apparent, de pure forme, se cache l'accord réel, substantiel.

Essayons de le démontrer.

Que l'objet de ces philosophies particulières existe et sorte des entrailles mêmes des choses, c'est ce que nul ne nie, parce que cela s'impose à tous avec l'évidence de la réalité. En effet, pour citer un exemple, qui peut mettre en doute qu'en outre et indépendamment de la physiologie, de l'anatomie, de l'histologie, de la zoologie, de l'embryologie, etc., il y a un nombre donné de problèmes relatifs à la vie en général, à sa genèse, à son évolution, à sa valeur intrinsèque, à sa signification cosmique, etc.; problèmes dont la solution quoiqu'elle ne concerne aucune des sciences particulières qui viennent d'être mentionnées s'impose toutefois au savant sans prévention comme formant l'objet principal de la philosophie biologique? Qui pourra en bonne conscience nier que l'énigme dans laquelle s'embrouille encore la connaissance des caractères, des propriétés, du sens, des conditions déterminantes de l'âme n'est pas toujours la préoccupation et le souci des chercheurs impartiaux et sereins du vrai, quoique ces recherches ne fassent partie d'aucune branche des sciences psychologiques?

Et à côté de ces investigations ne fleurit-il pas et ne se dispose-t-il pas spontanément d'autres recherches, telles que celles qui se proposent d'étudier les conditions, les limites et la légitimité de notre savoir sur le domaine de la biologie et de la psychologie, de chercher de quelle manière les lois ultimes de ces sciences entrent en rap-

port et en harmonie avec les lois universelles de l'univers, etc. ?

Mais personne, en vérité, ni Spencer ni Ardigo, qui pourtant nient le droit à l'existence des philosophies particulières, n'a cependant jamais rêvé de contester la légitimité de ces problèmes. Au contraire, Spencer et Ardigo, en admettant que de telles questions rentrent dans le domaine des sciences particulières isolées, nient seulement que, pris dans leur ensemble, ils puissent constituer et fournir un aliment à des philosophies spéciales.

Si ce n'est qu'il n'est pas besoin d'oublier que, comme Spencer d'un côté admet la légitimité des applications déductives des principes universels de la philosophie dans les domaines isolés des sciences, de même Ardigo, d'un autre côté, soutient qu'entre les problèmes d'ordre inférieur relatifs aux sciences et les problèmes d'ordre supérieur, qui relèvent de la philosophie, il y a des problèmes d'ordre moyen par lesquels — ce sont ses propres expressions — les sciences s'unissent hiérarchiquement les unes aux autres.

Donc, quoi que l'on pense de l'organisation de ces philosophies particulières, pour nous le fait subsiste que, tout en voulant que ce nom soit proscrit, ils en admettent au fond la légitimité, soit que l'on admette avec Spencer qu'ils dérivent de la philosophie générale, par application aux sciences isolées des concepts par elle élaborés, soit

qu'avec Ardigò on soutienne que dans le limbe intermédiaire entre la science et la philosophie flotte une région qui fait partie un peu du domaine de celle-là, un peu du domaine de celle-ci.

C'est pourquoi nous croyons que, étant donnée l'urgence irrésistible de quelques problèmes qui n'appartiennent ni à la science ni à la philosophie, il vaut mieux, sans plus, admettre le droit à la vie et la légitimité de ces philosophies particulières tant débattues, dans un groupe déterminé de sciences, comme degrés synthétiques inférieurs pour parvenir à la synthèse universelle.

Il nous paraît beaucoup plus exact d'admettre que ces philosophies surgissent hors du sein des investigations particulières d'un groupe spécial de sciences et servent ensuite à encadrer les généralisations communes à un ordre déterminé de phénomènes dans le système universel des lois du cosmos, avant de soutenir comme Spencer qu'elles dérivent de la philosophie générale et appliquent les concepts élaborés par elle à chaque domaine de la réalité.

Essentiellement philosophique est par suite l'aspect sous lequel se présentent de telles philosophies particulières parce qu'en chacune d'elles vient se reproduire avec les mêmes caractères la division tripartite des objets de la philosophie générale, à savoir la théorie de la connaissance et des sciences, la théorie synthétique ou cosmique et la théorie pratique ou éthique. La seule

différence qui soit entre elles et la philosophie générale provient du fait que, tandis que cette dernière résout de tels problèmes en visant l'universalité du savoir et de la vie, les premières, au contraire, se bornent à en essayer la solution dans les limites plus restreintes d'un ordre déterminé de phénomènes et de sciences.

Mais pour qu'on ne dise pas que nous nous attardons volontairement à un simple mélange de pures opinions et à un choix formel d'idées sans revenir à la réalité, prenons un exemple particulier, singulièrement éloquent, qui nous conduira en outre à parler de la tâche essentiellement philosophique de la sociologie.

Vanni, avec la pénétration de son esprit lucide et génial, a jadis démontré lumineusement comment, dans la philosophie du droit, se laissent voir clairement les trois fonctions qui distinguent toute philosophie particulière.

Suivant lui, la philosophie du droit est à la tête de toutes les sciences juridiques, systématiques et historiques et a pour fonction d'intégrer le savoir juridique dans l'unité de ses principes généraux et de rattacher le droit à l'ordre universel des phénomènes en en expliquant la formation historique et en en recherchant les exigences éthiques et rationnelles.

Comme il ressort de cette définition, la philosophie du droit selon Vanni, dans sa première partie, se présente comme une recherche critique et propédeutique en tant

qu'elle examine les conditions et les limites du savoir juridique et en contrôle et dirige les résultats; dans un second moment elle se révèle comme une recherche synthétique, étudiant les phénomènes du droit dans la société et en relation avec le procès général de la vie et de l'univers, et enfin elle revêt les caractères d'une investigation éthique parce qu'elle cherche si dans le droit il y a quelque fondement intrinsèque et établit les critères propres à apprécier les institutions juridiques et à conseiller les réformes.

Mais ces trois moments de la philosophie du droit ne sont pas distincts entre eux, mais l'un s'enchaîne avec l'autre, et tous les trois ensemble se présupposant et se complétant, forment un tout organique et indissoluble.

Et ainsi, où nous semblons nous égarer, nous croyons, un peu en nous aidant de la discussion théorique des principes généralement acceptés et un peu en nous prévalant des exemples concrets, avoir rempli en grande partie notre tâche, puisque nous avons fixé et précisé, dans les divergences d'opinions plus formelles que substantielles, le domaine et les fonctions de la philosophie générale et des diverses philosophies particulières. Il est vrai que ce qui nous reste encore à dire constitue le *punctum saliens* de ce modeste travail, mais il se trouve déjà en grande partie implicitement démontré par tout ce que nous avons dit. Des prémisses dès à présent posées et élucidées il ne nous

reste qu'à déduire les conséquences à appliquer du domaine particulier de la sociologie. Faisons-le tout de suite et avec la plus grande brièveté possible.

*
* *

Comme on sait, Comte, qui pour la première fois en lui donnant un nom, tira la sociologie de la pénombre indistincte des sciences sociales dans laquelle elle se trouvait naguère enveloppée, ne s'inquiète pas, préoccupé par d'autres problèmes plus urgents, d'en déterminer avec une précision rigoureuse le domaine et les rapports avec les autres sciences. Pour lui la sociologie était une science synthétique qui avait pour but d'étudier la société humaine dans son ensemble, dans sa constitution indissoluble, dans toutes ses manifestations multiples et à tous les points de vue. Mais, comme on le voit bien, cette conception de Comte contraste autant, dans l'immensité de ses investigations et dans l'infinitude de ses aspirations, avec les exigences inéluctables de l'âme humaine et de la division du travail scientifique, que la conception de ceux qui veulent diviser la sociologie en autant d'atomes, la résolvant en autant d'autres chapitres distincts de sociologie économique, politique, juridique, etc. : leurs efforts furent bien vite et en peu de temps vaincus victorieusement par les progrès de la science et de la critique qui intégrèrent les points de vue de ces points de

vue, également légitimes quand ils se fondent et se pénètrent les uns les autres. Et en fait s'il est vrai que les phénomènes qui se sont manifestés dans la société sont liés entre eux par un *consensus* organique, comme le voulait Comte, il est au moins aussi vrai, d'autre part, qu'ils présentent, considérés isolément, des caractères distincts et spécifiques. D'où il suit que l'analyse de ces phénomènes peut donner lieu à un double ordre d'études où ils sont étudiés séparément dans leurs causes, dans leurs caractères et dans leurs effets spécifiques, et où ils sont étudiés d'autre part dans leur moment unitaire, dans leur processus compliqué de combinaisons dans lesquelles ils s'entrecoupent, empiètent les uns sur les autres et se fondent ensemble, se complétant et s'expliquant réciproquement. Dans le premier de ces cas nous trouvons en face des sciences sociales particulières et, dans le second, d'une discipline synthétique qui domine un ordre donné de sciences, ce qui revient à dire d'une philosophie particulière. A cette philosophie particulière il faut conserver le nom auquel est lié en grande partie la gloire de Comte. Elle s'appelle philosophie sociale, ou simplement sociologie, et dans son système se reproduisent ces trois recherches, critique, synthétique et pratique, qui se rencontrent, comme nous avons vu, dans toutes les philosophies particulières.

Pour satisfaire à la première de ses tâches la sociologie ne pourra se borner à considérer objectivement la

société, mais elle s'appliquera à étudier les conditions auxquelles la connaissance humaine doit obéir et les limites entre lesquelles elle doit se mouvoir dans le domaine des phénomènes sociaux pour pouvoir être féconde en résultats certains et scientifiquement valides. D'autre part elle devra veiller à classer le travail des sciences particulières en leur prêtant des idées directrices et en préparant l'intégration du savoir sociologique dans l'unité d'une recherche synthétique.

Mais le problème le plus élevé que la sociologie doit résoudre se concentre dans la recherche que nous avons appelée synthétique. La sociologie, en constituant un trésor de tous les résultats auxquels sont parvenues les sciences historiques particulières par rapport aux phénomènes spéciaux par elles étudiés, doit faire abstraction de tous les éléments contingents et transitoires, et voir si dans leur fond il ne demeure pas un faisceau de propriétés générales et irréductibles, de lois communes et constantes. Quant aux déterminations particulières et différenciées des sociétés particulières qui se succèdent réellement au sein de l'histoire, ou qui vivent encore, elle doit découvrir les rapports de fait universels et immanents de la phénoménologie sociale. La sociologie, ensuite, dans cette fonction synthétique qui lui appartient, ne doit pas seulement scruter la nature intime du fait social, mais doit encore unifier les lois particulières des divers ordres de phénomènes qui se produisent dans la

société en recherchant les causes de leur développement évolutif intégral et du consensus organique qui les fond indissolublement en une unité supérieure. Mais, cette tâche une fois remplie, une autre subitement se présente, en restant cependant toujours dans les limites de sa fonction synthétique. La vie sociale ne s'épuise pas en elle-même, mais s'encadre dans un tout plus vaste, se rattache à l'ordre cosmique. C'est pourquoi la sociologie, puisqu'elle doit expliquer la vie sociale dans la totalité de ses rapports, devra rechercher encore les relations par lesquelles elle se rattache à l'universalité des choses. Dans cette partie la sociologie s'élève aux sommets les plus élevés de la recherche philosophique.

Enfin, dans son troisième et dernier moment, la sociologie recherchera quelles sont les conditions essentielles d'existence de la société, quels en sont les buts vrais et imprescriptibles, quels sont les moyens les plus adéquats pour les atteindre. C'est la partie la plus difficile et la plus périlleuse de la sociologie. Elle est destinée à progresser toujours plus à mesure que nous viendrons à connaître avec une certitude plus grande les lois de l'évolution historique passée et que la civilisation avancera dans son chemin triomphal. En fait, étant donnée l'uniformité des lois de la nature, plus sera grande la sécurité avec laquelle nous connaissons le mécanisme des énergies historiques et sociales, plus encore sera grande la probabilité avec laquelle nous pourrons, d'une part, formuler un idéal

qui jaillisse des entrailles mêmes du réel, objectivement déduit de l'étude du passé et du présent, et, d'autre part, suggérer des normes et des moyens propres à rapprocher et à traduire dans la pratique cet idéal radieux. Avec le progrès constant de la civilisation l'homme s'émancipe toujours plus du joug des pures forces naturelles, s'attache à un facteur actif et au centre des énergies conscientes. L'histoire, loin de se montrer comme un fatalisme immobilisé, est un déterminisme vivant dont nous sommes les libres facteurs. Et ainsi à la dynamique sociale purement passive des forces sociales aveugles s'oppose, selon Ward, la dynamique active et consciente de l'activité des individus.

La sociologie ainsi conçue vient se placer parmi les philosophies particulières à un groupe donné de sciences, et, dans toutes ses fonctions distinctes de recherche critique, synthétique et téléologique, s'affirme comme une science éminemment philosophique.